

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

THS DUPERRÉ,

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 7 Avril 1900.

NOTRE AVENIR

Quelques confrères franco-américains, à propos de l'envoi de contingents canadiens en Afrique, semblent craindre pour l'avenir de la nationalité canadienne-française sous le régime britannique.

Nous ne voulons apprécier ni les motifs, ni l'opportunité de la participation du Canada à la guerre sud-africaine. C'est là une question politique, et la politique n'est pas de notre ressort.

Mais, tout en rendant hommage aux bonnes intentions de ces confrères américains, nous nous permettrons de dire que nous ne partageons pas leurs craintes au sujet de l'avenir de notre race au Canada.

Il est peut-être vrai que plusieurs de nos hommes publics d'aujourd'hui ne semblent pas avoir le patriotisme des Morin, des Papineau, des Bédard, de toute cette courageuse phalange, qui nous conquit jadis, légalement, nos libertés constitutionnelles ; cependant nous croyons qu'un amour exagéré de la paix et peut-être le sot intérêt politique font plutôt, en temps ordinaire, taire le patriotisme qu'ils ne le détruisent. Par instinct, par éducation, par nos institutions, nous restons canadiens-français. Le peuple surtout reste fidèle à son passé ; il ne connaît pas, lui, les tortueux ambages de l'ambition politique, et si jamais l'occasion lui en était donnée, on verrait bien que le sentiment canadien-français est toujours vivace au fond de son cœur.

On peut dire que l'anglomanie

n'existe pas chez nous. Plaise au ciel que les Canadiens-Français des États-Unis ne subissent pas plus que nous l'influence des races étrangères et puissent conserver, comme nous, leur langue et leurs traditions nationales !

Ceux donc qui craignent de nous voir devenir Anglais, comme ceux qui espèrent une aussi absurde transformation de notre part, ne se rendent pas compte de la vitalité de notre nationalité.

Il peut paraître, aux autres nations, étrange qu'une colonie—détachée depuis près de cent cinquante ans de sa mère patrie, vivant depuis ce temps sous un régime étranger, mêlée à un peuple étranger—prétende conserver sa nationalité, et ne finisse pas par subir une influence qui s'exerce tous les jours.

Il n'y a rien d'étrange en cela, si l'on considère attentivement le passé et le présent de cette colonie.

Nous ne sommes pas une nation, c'est vrai ; l'heure de notre majorité n'est pas sonnée ; elle est même probablement encore très éloignée, cette heure, et personne ne sait quand elle sonnera. Mais elle sonnera un jour. Nous occupons, dans l'histoire passée et contemporaine, une place à part, qui ne permet pas de nous confondre avec les colonies ordinaires. On nous accorde presque les égards dus aux nations indépendantes, et il n'est pas un Canadien-Français qui ne fasse au fond de son cœur la même distinction en sa faveur, non par vantardise ni par égoïsme, mais bien par un sentiment national légitime. N'avons-nous pas le droit en effet de nous rappeler que nous sommes quelque chose par nous-mêmes, et de vouloir qu'on le reconnaisse.

La race française est une forte race qui ne s'absorbe pas facilement. Nous avons en plus, dans le sang, la ténacité bretonne et l'opiniâtreté normande, et nous sommes ici chez nous.

La foi catholique, se traduisant du côté national, par l'union du peuple et du clergé, a été le rempart et la sauvegarde de notre nationalité. Il est vrai que cette union n'est plus aussi étroite, mais la foi restera. C'est par elle que la nationalité canadienne française a passé, victorieuse, au milieu de

ses terribles épreuves ; c'est par elle qu'elle a grandi ; c'est par elle, sans aucun doute, qu'elle arrivera au jour de sa majorité.

Descendant d'un peuple noble, chevaleresque et grand, héritiers de ces qualités qui en font le premier des peuples de la terre, et qui mettraient aisément la France à la tête des nations à tous les points de vue, si elle était restée fidèle à sa foi, nous pouvons marcher la tête haute, et regarder l'avenir sans crainte. Il n'y a que les peuples amollis qui disparaissent. Les races vigoureuses vivent. Ecartant les excès du parlementarisme, restons probes, restons catholiques fervents, restons fidèles à toutes nos traditions, et marchons hardiment vers nos destinées. Dieu nous les fera glorieuses.

LIVIVS.

Une lettre d'Ornis

A bord d'un transatlantique

En mer, 3-12 mars 1900

Que d'eau ! Que d'eau ! Voilà huit cents lieues que nous en parcourons, et il en reste encore. Je comprends enfin le zèle des "prohibitionnistes." Quand il y a tant d'eau dans la nature, il est en effet bien absurde de se mettre en frais de composer d'autres boissons. Donc, vive l'eau pure—quand on n'a ni vin, ni moka, ni chocolat, ni etc., à se mettre au gosier.

Quand nous arrivâmes à New-York, j'avais en tête un chapitre très émouvant qui aurait, je pense, intéressé les lecteurs de L'OISEAU-MOUCHE. Les nouvelles tribulations qui nous attendaient là m'ont empêché de le confier au papier avant de prendre la mer. Si l'on croit que c'est une petite affaire que de partir pour un autre continent ! Christophe Colomb en a de belles à raconter là-dessus. Moi aussi. Je compte que les instances de mes amis m'engageront à narrer tout cela quelque jour.

Mark Twain, qui est un fameux blagueur, écrivit un jour, après un voyage fait à bord de l'un des vaisseaux de la North German Lloyd, que, s'il avait un livre à composer, son désir serait de venir s'installer, pour le faire, à bord